

# LE COURRIER MUSICAL

## SOMMAIRE :

|  |   |  |   |
|--|---|--|---|
| APPEL AUX FORCES MUSICALES FRANÇAISES..  | HENRI COLLET.   | Mlle Dubois ; Mlle Le Duc ; M. Ramos ; M. Alme ; M. Bilotti ; Mlle Lampel ; M. Arrau ; Mlle Demirgian ; Mlle Fascholin ; Mlle Potel de la Brière ; M. Charny ; M. Malthey ; Mme de Cléry ; Mme Spear ; M. Tinnayre ; Mlle Dupré ; Mme Boutomo-Nasnanoff. | MAURICE IMBERT.<br>PIERRE LEROI.<br>LÉON MARC.<br>PAUL PETIT.<br>PIERRE WOLFF.<br>ÉLIANE ZURFLUH. |
| LES THEATRES :   |   |  |   |
| ACADÉMIE NATIONALE : <i>La Prêtresse de Koridwen</i> ;   | CH. TENROC.   |  |   |
| OPÉRA-COMIQUE : <i>Le Cloître</i> .....  |   |  |   |
| GAITÉ LYRIQUE : <i>Hans le joueur de flûte</i> .....   |   |  |   |
| LES CONCERTS :   |   |  |   |
| <i>Société des Concerts du Conservatoire</i> .....   | PIERRE WOLFF.<br>HENRI AIMÉ.<br>J. CANTELOUBE.<br>CAROL-BÉRAUD. | UNE FÊTE D'ART DONNÉE PAR M. VOTICHENKO.   | CHARLES DYKE.   |
| <i>Concerts-Colonne</i> .....  |   | MAURICE IMBERT.<br>PIERRE WOLFF.<br>ANDRÉ HIMONET.<br>CH. TENROC.<br>PAUL PIERNÉ.<br>LUCIEN HAUBEDEBT.<br>L.-CH. BATAILLIE.<br>PIERRE LEROI.<br>MAURICE GALERNE.<br>FÉLIX LE NORCY.<br>PIERRE WOLFF.   | DEPARTEMENTS :  |
| <i>Concerts-Lamoureux</i> .....  |   | THÉÂTRES : <i>Lyon</i> ; <i>Nouvelles diverses</i> .   |   |
| <i>Concerts-Pasdeloup</i> .....  |   | CONCERTS : <i>Le Havre</i> ; <i>Nouvelles diverses</i> .   |   |
| <i>Orchestre de Paris</i> .....  |   | LA MUSIQUE A MONTE-CARLO .....   | S. JASPARD.   |
| <i>Concerts-Rouge</i> .....  |   | ETRANGER :   |   |
| <i>Concerts-Poulet</i> .....   |   | THÉÂTRES : <i>Milan</i> ; <i>Nouvelles diverses</i> .  |   |
| <i>Schola Cantorum</i> ; <i>Société Philharmonique</i> ; <i>Concerts-Nielka</i> ; <i>Une heure de musique pour la jeunesse</i> ; <i>Cercle Français</i> ; <i>Festival Wagner</i> ; <i>Concerts-Maniez</i> ; <i>Concert de bienfaisance</i> ; <i>Œuvres de M. Emborg</i> ; <i>MM. Hardy et Lortat</i> ; <i>Mmes Babaïan et Laloy-Babaïan</i> ; <i>Mlle Chossat et M. Valmont</i> ; <i>Mme Heskia et M. Villain</i> ; <i>M. Horowitz</i> ; <i>M. Arcouët</i> ; <i>Mme Brard</i> ; <i>Mlle Lampre</i> ; <i>M. Lévêque</i> ; |   | CONCERTS : <i>Berlin</i> ; <i>Geneve</i> ; <i>La Haye</i> ; <i>Londres</i> ; <i>New-York</i> ; <i>Québec</i> ; <i>Vienne</i> ; <i>Nouvelles diverses</i> .   |   |
|  |   | GAETAN DONIZETTI .....   | LE FURETEUR.  |
|  |   | MUSIQUES NOUVELLES .....   | A. LIR.   |
|  |   | BIBLIOGRAPHIE .....  | CH. TENROC.   |
|  |   | LE CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE .....  | A. DANDELOT.  |
|  |   | ECHOS  |   |
|  |   | PORTRAITS ET ILLUSTRATIONS :   |   |
|  |   | <i>Fanny Heldy</i> ; <i>Gilberte Wullems</i> ; <i>Thelma Spear</i> ; <i>Sacha Votichenko</i> ; <i>Lilian Evanti</i> ; <i>Gossec</i> ; <i>Louise Barthé</i> .   |   |

## NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL :

(Réservé à nos Abonnés)

### SONATE N° 4, pour violon seul, de J. S. BACH.

Le Courrier Musical veut aujourd'hui offrir aux violonistes trois fragments de la Sonate n° 4 pour violon seul du *Castor de Leipzig* : " Allemande, Courante, Gigue ". Tous connaissent ces sonnettes de l'art violonistique que sont ces Sonates admirables. Comme nous tenons à ce que nos suppléments soient toujours d'une présentation parfaite, inutile d'ajouter que nous avons une fois de plus fait appel à l'Édition Classique A. Durand et Fils qui a bien voulu mettre à notre disposition le matériel nécessaire pour cette publication.

## SOUHAITS

Un rayon lumineux perce les brumes de l'aurore qui se lève. Et c'est avec confiance et espoir que la Société du COURRIER MUSICAL adresse à ses fidèles amis lecteurs, aux artistes, à la Musique consolatrice, ses vœux sincères et vivaces.

## APPEL AUX FORCES MUSICALES FRANÇAISES

Au commencement était le rythme... La race humaine, plus cruelle que celle des loups — puisque les loups ne se mangent pas entre eux — n'a jamais aimé que la guerre, de sorte que le rythme originel fut un rythme guerrier.

Vingt siècles de civilisation ont pu raffiner sur ce rythme, mais celui-ci n'en demeure pas moins, au cours de l'évolution musicale, un rythme essentiellement belliqueux, épique.

La musique allemande n'est, au fond, qu'une immense marche militaire sous ses aspects d'*adagio*, d'*andante* ou d'*allegro* qui gardent leur pleine expression étymologique.

Et les flonflons de l'opéra-comique ou de l'opérette français ne font que parodier ce fond primordial de l'âme humaine : ils célèbrent les joies panachées de la parade d'avant-guerre...

On ne saurait opposer à ces joutes les voluptés orientales : la musique arabe, basée sur le *hadd* des chameliers de caravane, n'est pas aussi nostalgique que l'on pourrait le croire. Et la musique russe, émanation d'un peuple esclave, n'est qu'un trompe-l'ouïe : attendons, pour la juger, les créations de l'école soviétique, de l'école libérée...

Or, voici qu'au lendemain de la défaite française de 1870, et à l'aube du xx<sup>e</sup> siècle surgit le phénomène debussyste... Debussy, aristocrate merveilleusement pacifiste, sourit à l'audition des musiques militaires, et leur objecte un besoin inné du repos et de la volupté. *Il rompt le rythme millénaire*, et, à sa suite, tous les sybarites de l'art se précipitent à la conquête paisible d'un monde idéal et charmant, qui se laisse prendre sans résistance.

Illusion divine, mais, par cela même, dangereuse et de courte durée. L'âge d'or debussyste aura duré ce que durent les roses : l'espace d'un matin, ou plutôt l'espace qui sépare 1902 de 1914 : douze années !

Vient alors le cataclysme épouvantable qui bouleverse le monde, révèle en lui les ardeurs ancestrales endormies par la syrinx du magicien enchanteur. Une frénésie du rythme reprend le peuple humain. Et l'on se rue sur... la seule musique inconnue, mais rythmique et sauvage et, au fond, guerrière, qui n'eût pas encore été révélée : sur la musique de ces nègres qui

luttèrent avec nous sur les champs de bataille, et qui, par la suite, conquièrent tant de blonds cœurs féminins.

Mais qu'attendre d'une révélation aussi simplette, aussi inesthétique, aussi monotone et uniforme, sinon la définitive satiété ?

Et les musiciens en sont là, éperdus, sans chef, sans guide, sans soutien. Que faire ? Dans quel sens innover ?

Et l'on se jette à la tête, pêle-mêle, les noms de Bach, de Verdi, de Gounod, de Stravinsky, de tous les musiciens à carrure, de tous les « costauds », de tous les « militaires ».

Eh oui ! la vérité est là. Il nous faut revenir à ces principes d'ordre, de discipline, de dictature à parade, qui firent la force de nos aînés, dans un régime stable et indiscuté. De même que les cubistes se réclamèrent d'Ingres, nos musiciens d'avant-garde doivent prôner Gounod, ou encore Bizet — tous deux si goûtés de Fauré et de Debussy — s'ils veulent garder la confiance de cette foule sans laquelle tout succès n'est qu'éphémère.

L'immense succès du *Roi David*, d'Honegger, qui irrite les musiciens, ne tient pas à d'autres causes que celles que nous venons d'indiquer. La plèbe a aimé retrouver, dans la directe et éclatante cantate d'Honegger, ce sens de la « marche militaire » à laquelle seulement elle demeure sensible.

Faisons donc notre deuil de tant de pures beautés debussystes et fauréennes. Gardons-en jalousement le culte et l'amour, d'autant plus forts que nous sommes assurés qu'ils ne seront jamais partagés par cette foule qui peut nous être odieuse, mais dont nous sommes tributaires.

Et cuirassons nos cœurs. Prenons les armes en main. Chantons le chant de la forge d'où surgira l'épée des victoires à venir.

Hélas ! que de doux nœuds vont pleurer ! Ils croyaient à l'ère éternelle ouverte par le prestigieux Debussy. Ils s'engageaient avec transport dans la voie féconde qu'avait tracée pour eux le plus génial, sans doute, de tous les musiciens.

Et voici que nul ne les a suivis sur cette route lactée. Voici que, malgré leurs efforts, personne ne répond à leur invite engageante. Ils le sentent, ils le voient. Ils se trouvent comme désorientés.

Auraient-ils plus de chance en brûlant ce qu'ils ont adoré, et en parodiant avec grâce ces jeux brutaux et équatéraux auxquels se complait le veule public d'après-guerre ?

Leurs timides et — avouons-le — prétentieuses tentatives ne rencontrent que froideur et mépris. On ne veut point de leurs fox-trott composés ni de leurs tangos malaxés suivant les précieuses recettes de l'école. Le peuple qui vécut cinq ans comme un peuple de loups, aime la chair fraîche et non faisandée, condimentée.

Et c'est le marasme navrant où plongent les plus fines, les plus exquis natures d'artistes de ce temps.

\* \*

Une pareille crise, sans précédent dans l'histoire de l'art, doit avoir immédiatement sa solution.

Nous la voyons dans la disparition des chapelles étouffantes et le retour à l'air libre.

Non pas à celui que respirent les promeneurs du Bois de Boulogne ou les joueurs des « courts » de tennis dont s'entourent les casinos de villes d'eaux. Mais à l'air des bois solitaires, des campagnes trop longtemps abandonnées, de la mer sauvage et non bordée de villas et d'hôtels.

Nous demandons un retour à ce folklore qui a permis à nos voisins espagnols de faire neuve figure dans le concert de la « S. D. N. » musicale.

Nous supplions les musiciens de ne plus borner leur horizon à telle curiosité d'écriture dont la seule exhibition consacre l'irréparable vétusté, mais de regarder plus loin et plus haut : dans leur cœur d'homme ému par la vie tragique que nous sommes désormais condamnés à vivre.

Nous faisons appel aux musiciens bretons, basques, catalans, provençaux, auvergnats, bourguignons et flamands. Nous sollicitons de ceux qui naquirent en l'Île-de-France, de ne pas oublier qu'un illustre polyphoniste du xv<sup>e</sup> siècle écrivit les *Cris de Paris*.

# LES THÉÂTRES

par Ch. TENROC

ACADEMIE NATIONALE : LA PRÊTESSE DE KORYDWEN, ballet en deux tableaux, de MM. JUHELLÉ et CLÉRET ; Musique de M. PAUL LADMIRAULT.

Théophile Gautier disait que « le ballet est une chose grave ». Diable ! Cette lunaire Prêtresse l'eût comblé. Pour ma part, je préfère à la gravité d'autres séductions plus frivoles, ne comprenant guère la danse que comme la forme la plus gracieuse du badinage.

Prétendre attribuer à la danse des possibilités psychologiques ou intellectuelles, ne paraît être la plus pédante des idéologies. Comme si nous n'avions pas assez d'autres moyens d'expression pour scruter et faire le tour des états d'âme humains ! De jolies et alertes jambes doivent-elles s'enberlificoter de concepts, lorsqu'il leur suffit d'un privilège dynamique pour exercer leur prestigieux attrait...

Le grief que j'adresserai à ce divertissement peu badin, c'est, outre de ne pas badiner, son hésitation à prendre un franc parti entre la pantomime (1<sup>er</sup> tableau) et la danse (2<sup>e</sup> tableau) ; c'est de balancer entre la chorégraphie d'action et le panneau décoratif ; c'est de osciller entre la convention traditionnelle et la stylisation moderne, entre le vocabulaire du langage mimé et les ressources du concerto dansé. Si bien qu'il demeure inactif entre deux fonctions : la vivacité, l'exaltation de la virtuosité et le sens affiné de la mimique.

L'une des qualités essentielles du ballet, c'est d'être immédiatement et dynamiquement assimilable : le livret par sa clarté directe, la musique par son rythme, la danse par l'élan de ses variations.

En d'autres termes, une intrigue de ballet doit être translucide pour les gens de tous idiomes, et synthétique — le langage des jambes ne disposant que d'articulations parfaitement somnambules. La musique doit se plier sans pédanterie aux moyens restreints de la syntaxe musculaire, par le jeu de la carrure et l'élégance de sa simplicité. Quant à la danse, par la pureté du style bondissant, pirouettant, par la charme de ses adages et pointes, par la discipline de son badinage, elle se limite à des évocations voluptueuses ou triomphe l'enchantement de ses formes.

Trouverons-nous ici la synthèse de ces vertus esthétiques ?

\* \*

Le scénario ? Si l'intrigue chorégraphique doit être claire, encore faut-il qu'elle existe, que la fable offre un intérêt d'action. Une fresque décorative n'est qu'une tranche de ballet, prêteuse à une visibilité évanescence. Or cette Prêtresse ne contient aucune intrigue dont l'invention puisse se parer de poésie. C'est l'éternel canevas dont l'ambiance constitue l'unique commentaire plausible, le thème ressassé par tant de chromos et d'exhibitions : la jeune ravie par la convoitise d'un amoureux incandescent — sorte d'embarquement pour une Cythère dépourvue des riches couleurs de l'Archipel.

Dans une île de l'Armor, les Druidesses (admettons qu'il en existât jadis) célèbrent en gigotant le culte de Korydwen, déesse lunaire dont la vision se confond avec l'énorme pain à cacheter qui trouve la toile de fond. Caché derrière un rocher, un chef guerrier du clan voisin nommé Morvarc'h (un non à coucher au violon pour injure aux agents), assiste aux incantations du rite cosmogonique. Un essaim de jeunes personnes armées de lances se livrent à des pyrrhiques autour d'une vaste marmite où mijote un philtre dyonisiaque confectionné par un gnome pétulant, à tignasse rouge, qui semble s'exciter au surplus sur la belle prêtresse répandant au doux nom d'Huelleda.

Echauffées par les pyrrhiques, les druidesses s'enivrent du breuvage de la marmite et s'endorment ; circonstance que Morvarc'h va mettre à profit

Mais, en tout cas, nous les conjurons tous de ne pas suivre les maîtres adorables d'un âge malheureusement révolu, ou de s'abaisser à de viles contrefaçons des danses de Batouala... Le peuple veut du chant et du rythme. Il veut de l'épopée comme au temps d'Homère. Il ne fêtera que des trouvères ou des troubadours qui lui chanteront la vieille et éternelle chanson du berceau, de l'amour et de la mort.

Car tout le reste, pour lui, n'est que littérature.

Hâtez-vous donc, jeunes hommes. La lice vous attend. Au premier de ces messieurs ! Et ne venez pas en robe blanche, le front ceint d'une couronne de roses, telle une femme. Venez, bardés de fer et le chef encaqué, pour chanter la chanson de France, la fière et noble chanson que vous entendîtes en votre enfance et que vous devez transmettre parée des somptueux atours que votre habile métier d'artisans saura créer pour elle.

N'est-ce pas Debussy lui-même qui vous dit : « Bizet meurt trop tôt, et, quoique laissant un chef-d'œuvre, les destinées de la musique française sont remises en question : là voilà encore, telle une jolie veuve qui, n'ayant autour d'elle personne d'assez fort pour la conduire, se laisse aller dans des bras étrangers qui la meurtrissent. »

Ah ! de grâce, ne souffrez point qu'une aussi jolie veuve, qui aime toujours les beaux capitales de hussards, en soit réduite à se donner à des moricauds ou à des sidis... Le scandale n'a que trop duré. A la rescousse, mon frère Yves, et toi, Ramuntcho, et toi encore, Marius — bien que tu sentes l'all ! A l'aide, les cadets de Gascogne ! Quant à toi, Parisien des faubourgs, n'as-tu pas une jolie voix, et ne sais-tu filer la romance entre deux alertes couplets de caserne ? Elle est là, entendez-vous, la jeune muse, endormie comme la Belle au Bois dormant... Qui de vous saura l'éveiller, non de son cor trop siegfriedien, mais de son galoubet ou de sa claire trompette d'argent ?

HENRI COLLET.

pour sortir de sa cachette et palper l'académie encore frémissante d'Huelleda. Tout à fait à point, le subtil guerrier la soulève dans ses bras et l'emporte. Pas loin, hélas ! Huelleda s'est réveillée ; elle réveille ses compagnes qui, aidées de quelques druides, empoignent le ravisseur. Celui-ci est ligotté, étendu sur un dolmen où le couteau aurait tôt fait de le sacrifier à la déesse sans l'arrivée opportune de l'escouade de Morvarc'h. Bousculades. L'audacieux est délivré ; il resoulève la vierge qu'il amadouera au deuxième tableau dans son domicile, en l'espèce une sorte de grange rustique.

Ce sont alors les danses qui préparent un mariage bien légitime, assorties de quelques couplets de circonstance. Les époux sont hissés sur le pavois, sous l'œil courroucé du pain à cacheter qui, sans doute par dépit, est devenu ovulaire. Rideau.

\* \*

La musique ? Elle doit se résoudre à n'être que fonction du rythme, du rythme-roi. C'est lui qui fera la saveur des folklores saltatoires, et leur maintiendra leur sens éthique. Au début était le rythme, rabâche-t-on ; il demeurera jusqu'à la fin des siècles le maître des cérémonies dansantes. La transposition de la musique des « six » et autres atonaux a fait long feu, entraînant l'art chorégraphique aux plus mornes parodies. Sans rejeter, ce qui serait absurde, les esthétiques progrès de l'évolution harmonique et rythmique, je crois la danse spécifiquement enchaînée à l'ordre symétrique de la phraséologie traditionnelle. Elle paraît liée à la carrure du dessin rythmique simple, aux retours périodiques des valeurs de même durée. Elle ne peut évoluer librement que sur des musiques métriques dont les temps, les accents, les cadences se gardent, je ne dis pas des anarchies, mais des complexités et des licences du solfège ; sur la musique naïvement chorale des Grecs ; bref, sur une musique présentant, avec la grâce mélodique, des mouvements réguliers et des valeurs égales. Les rythmes contrariés dépassent les facultés musculaires, provoquent les gaucheries contractiles et rendent insaisissables les possibilités de l'art.

Certes, la musique de M. Ladmiraault n'expose pas la danse à ces périls. Elle encourt toutefois le reproche de manquer d'accent et de relief extérieur. Sédait par les attaches celtiques du panneau dont le roman de M. Juhellé lui réservait la décoration, il paraît en avoir oublié la destination et s'être laissé absorber par sa ferveur symphonique et par l'occasion qui s'offrait à lui de peindre le cher terroir de sa Bretagne. Il semble ne s'être souvenu qu'il s'agissait de donner des ailes aux ballerines qu'au deuxième tableau de sa partition. Pour le reste, il s'est complu dans l'obsédant attrait d'une atmosphère à traduire en couleurs adéquates à son harmonieuse vision. Et sans doute, au fond de sa retraite grise, le compositeur délicat et modeste, imprégné de sève généreuse et saine, ne s'est pas soucié de concéder aux frivolités de l'entrechat et aux dilections voluptueuses du plateau de l'Opéra.

La trame du premier tableau relève nettement de l'ordonnance d'une symphonie, contrapuntique sans rémission, ingénieuse sans concession à l'enjouement du rythme, claire dans ses superpositions de thèmes et ses incidences, d'une rigoureuse unité où s'atteste la forte culture de la Schola, plus que la spontanéité exubérante de la fantaisie ailée. Il semble que les idées soient gênées par la toilette qu'elles ont fait pour se présenter dignement à l'Académie nationale. La majesté de la facture se dissimule mal ou brumeuse. L'ensemble un peu monotone agite la scène sans parvenir à la faire danser. Et si j'ose une image vulgaire, je dirais volontiers que les idées sont trop nettoyyées. La synthèse des deux éléments, musique et danse, laisse l'impression d'une lumière imprécise ou trop tamisée.